

Une bien étrange aventure

Autor(en): **Mehr, Luisa**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **17 (1987)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une bien étrange aventure

LUISA MEHR

— Ah! Rome! Rome! murmurait rêveusement notre vieil oncle Henri en sirotant un doigt de grappa que je venais de lui rapporter d'Italie... Rome... C'est pourtant là que j'ai éprouvé la plus effroyable peur de ma vie. C'est drôle: je ne suis pas sûr de n'en pas frissonner encore...

J'avais vingt et un ou vingt-deux ans. Mon parrain en mourant m'avait laissé un petit pécule. Au lieu de songer à mon avenir en bon Suisse raisonnable, je décidai aussitôt d'interrompre mes études et de m'offrir quelques mois de vacances insouciantes. C'est ainsi que je descendis sur l'Italie. Et l'Italie m'envoûta: tout s'y mêlait pour mon enchantement: vieilles pierres, couleurs, douceur de l'air, filles pulpeuses, vins délectables.

Rome acheva de m'enivrer. Par-dessus tout me fascinait la campagne romaine; je serais bien en peine de te dire pourquoi, car j'y voyais surtout des terres en friche, des ruines mélancoliques. Il y régnait une chaleur accablante rendue plus impressionnante par le vrombissement de myriades de moustiques et les plaintes sanglotées du vent. Je m'égarai un jour fort loin de la ville. J'avais suivi longtemps la Voie Appienne, puis un chemin de traverse au long d'un cimetière, un autre chemin encore où mes pieds enfonçaient dans la poussière: personne ne semblait avoir passé par là depuis des semaines, des mois.

Bien des années plus tard, j'ai essayé de retrouver ces pistes et la villa basse au bout de l'allée de cyprès: j'ai cherché en vain.

Je me souviens que j'étais assoiffé, fatigué et que je finis par m'asseoir à l'orée d'un bosquet de pins parasols. Les molles ondulations du terrain me cachaient le paysage sur la droite mais devant moi, je voyais au loin les belles arches d'un aqueduc. Il faisait lourd, étouffant. Une sorte de brume pâlisait l'azur du ciel. On n'entendait ni un chant d'oiseau, ni un murmure de vent, rien que l'éternelle et affolante danse des moustiques.

Je traînais toujours, au fond de mes poches, quelque auteur grec ou latin. Ce jour-là, j'avais emporté les «Lectres» de Plinie le Jeune et je me plongeai dans la lecture, oubliant la fuite des heures. Un violent coup de ton-

nerre me ramena brutalement en notre vingtième siècle. Comme il faisait sombre tout à coup! Des nuages monstrueux galopaient, roulaient les uns sur les autres en un désordre grandiose et ils étaient de cette teinte fuligineuse, inquiétante, qu'on voit au fond de certaines toiles du Greco. Je me relevai assez ennuyé, me demandant où je pourrais trouver refuge dans cette campagne vide, quand soudain, hennissant, pointant, ruant, un cheval jallit du bois de pins, un animal de race à la fois puissant et fin qu'une amazone s'efforçait désespérément de maîtriser.

Le cheval, ruisselant de sueur, semblait dompté lorsqu'un éclair zébra le ciel en une lueur d'Apocalypse. La bête affolée fit un bond prodigieux, désarçonnant l'amazone. D'un élan, je fus près d'elle; bien que le tapis d'aiguilles de pins eut quelque peu amorti sa chute, elle était inanimée.

Je m'agenouillai près d'elle, le cœur battant. Les jolies filles ne m'ont jamais laissé indifférent et celle qui gisait là, pâle et les yeux clos, était bien la plus merveilleuse créature féminine que j'eusse encore contemplée. Je revois encore ce visage lisse et pur comme un marbre antique, le petit front bombé, le nez droit, la bouche délicatement renflée... Les cheveux dénoués dans la chute se tordaient en mèches de soie noire, en boucles brillantes, en serpents doux et parfumés dont l'odeur — rose, iris, jasmin? — m'emplissait d'émoi.

Mais ce qui me troublait bien plus encore, c'était l'impression, que dis-je, la certitude que cette femme ne m'était pas totalement inconnue. Une fois déjà — où? quand? — j'avais contemplé ce fascinant visage, je savais que les yeux, lorsqu'ils s'ouvriraient, seraient gris entre les longs cils noirs.

Et justement, les paupières battaient, les prunelles couleur de ciel d'orage, couleur d'étang, se tournaient vers moi qui tremblais comme une feuille au vent. Je m'attendais à des soupirs, des plaintes. Or, l'amazone cria:

— Où est Demonio? L'horrible bête...

— Votre cheval est là, tout près, madame! Il s'est arrêté de lui-même...

La jeune femme s'assit, tordit vivement ses cheveux, puis tenta de se lever mais alors un cri involontaire lui échappa.

— Vous êtes blessée, madame?

— Une cheville un peu froissée... Ce n'est rien! Soyez assez aimable pour m'amener Demonio et m'aider à me remettre en selle.

La voix, au timbre bas et velouté, faisait vibrer mes nerfs. Et qu'elle était donc souple, chaude, vivante, l'amazone, tandis que je la soutenais, que je la hissais sur sa monture. L'orage maintenant fondait sur nous; un vent dément secouait les arbres, les éclairs se succédaient et les premières gouttes de pluie s'écrasaient dans la poussière.

— Vous êtes étranger, n'est-ce pas? Demanda la jeune femme penchée vers moi.

— Oui...

Elle sourit. Ses dents luisaient comme des perles...

— Je suis la princesse Gioia Belmonte. Ma villa est par là... Voulez-vous prendre Demonio par la bride? Il est calme à présent. Hâtons-nous...

J'obéis. Je serais bien parti pour la Papouasie ou pour les Enfers pour un sourire de cette femme. Que veux-tu! J'étais jeune et plus inflammable que de l'étope. Le sentier descendait vers un bas-fond marécageux, puis il remontait, redescendait suivant les molles ondulations du terrain. Il pleuvait de plus en plus fort. Je répétais tout bas: Gioia! Gioia Belmonte! Ce nom aussi, je le connaissais, mais où, en quelles circonstances l'avais-je entendu? Je n'osais pas me retourner vers l'amazone dont je sentais sur moi le regard couleur d'orage. Je marchais: tout cela, l'obscurité croissante, la course échevelée des nuages, le déchaînement de la tempête, ressemblait à un rêve singulier...

Nous finîmes par atteindre un portail de fer forgé qui s'ouvrit sous ma main avec un long grincement. Une allée de que le vent ployait conduisait vers une villa basse, longue, un petit palais Renaissance de couleur ocre sous un toit de tuiles rondes sur lesquelles la pluie ruisselait. Un homme sortit précipitamment de l'ombre. Il bégayait:

— Enfin! Enfin! Nous avons eu si peur... Carlo et Lucas sont partis à la recherche de votre Seigneurie et...

— Occupe-toi de Demonio! Coupa la jeune femme. Il est en sueur! Monsieur...

Je la reçus dans mes bras. Je me sentais de force à emporter ce fardeau jus-

qu'au bout du monde, en quelque île déserte où m'attendait un bonheur inouï, mais, au seuil du vestibule où luisaient vaguement des marbres, une vieille femme accourait :

— Gioa! Gioa! ma colombe, mon ange! Où étiez-vous par cet orage? Mais vous êtes blessée, ma rose?

— Une écorchure tout au plus. Ne t'inquiète pas, nourrice! Aide-moi... Avec un regard féroce, la vieille m'arracha Gioa et l'emporta dans les profondeurs de la maison.

— Vous êtes toute mouillée, ma princesse! Vous allez prendre mal! Pourquoi vous obstinez-vous à monter Demonio, cette brute sauvage...

La voix se perdit au loin. J'étais seul. Dans la pénombre, déchirée parfois par un éclair, on voyait luire, çà et là, l'épaule d'une statue, le flanc d'un vase, le cadre doré d'un tableau. Le parfum que j'avais respiré près de l'amazone se retrouvait ici. Était-ce lui qui m'enveloppait d'un réseau subtil, qui m'empêchait de m'en aller, me laissant là indécis, frissonnant soudain

dans mes vêtements mouillés? Tout à coup, sans que je l'eusse entendu approcher, la nourrice fut devant moi. Elle me toisait de la tête aux pieds.

— Sa Seigneurie désire que vous soupiiez avec elle. Monseigneur est absent ces jours-ci. Venez...

Une porte s'ouvrit sur une pièce éclairée seulement par des bougies. De longs miroirs multipliaient les petites flammes mouvantes et laissaient entrevoir des rideaux de brocart, des tapis précieux, des fourrures, un lieu enchanteur, irréel...

Une table était mise; d'un coup d'œil, je notai la nappe éblouissante, l'argenterie et les cristaux, un bouquet de roses pourpres, un flacon de vin couleur de rubis, puis je la vis, «elle», immobile, sa petite tête aux torsades noires émergeant d'un flot de dentelles. Elle souriait...

A la même seconde, la mémoire me revint. Avec une netteté terrifiante, j'entendis la voix du guide que j'avais suivi, quelques jours auparavant, dans un musée romain: «Ceci est le portrait

de la princesse Gioia Belmonte, par le Titien. Il paraît que cette dame était d'une beauté extraordinaire. On racontait qu'en l'absence de son mari elle attirait des hommes chez elle, elle les séduisait, puis, avec l'aide d'une nourrice, les faisait disparaître dans un puits qui s'ouvrait dans les caves de sa villa, aux portes de Rome...»

Souriant toujours, la princesse me disait quelque chose que je n'entendais pas. Une peur abominable montait du fond de mes entrailles, me submergeait. Avec un cri étouffé, je me ruai hors de la chambre, hors de la maison, hors du parc où les cyprès, se balançant et gémissant dans la tempête, semblaient d'immenses fantômes noirs.

— Et alors, oncle Henri?

— C'est tout! J'ignore de quelle façon j'ai pu regagner mon hôtel. Je sais seulement que je délirai pendant plusieurs jours. Le médecin diagnostiqua un accès de malaria. Et je te l'ai dit: je n'ai pas retrouvé le petit palais au bout de l'allée de cyprès... Luisa Mehr

BIBLIOGRAPHIE

Rien ne sert de mourir

Un bien curieux roman plein de suspense et de vie, dû à Philippe Schweizer, avocat à Berne. Un récit qui ne se lâche pas facilement. P.-M. Favre Editeur, Lausanne.

Auguste Reymond

Photographe de la Vallée
(Editions de la Thièle)

Auguste Reymond voit le jour le 4 mai 1825 au Brassus, à la vallée de Joux. Ce fils d'horloger, horloger lui-même, est un esprit curieux fasciné par un art nouveau né avec lui: la photographie. Reymond a 26 ans lorsqu'il commence à photographier. Il est donc un précurseur, véritable chimiste qui prépare lui-même ses émulsions, fondant des pièces d'argent pour en retirer le nitrate.

La première photographie de Reymond qu'on peut dater avec certitude est celle de l'incendie du Lieu, survenu le 18 juillet 1858. Bravant les ans, l'original qui nous est parvenu est d'une qualité remarquable.

Déjà Reymond s'impose comme

reporter-photographe. En effet, il ne se contente pas de «tirer le portrait» de ses clients, il photographie surtout des événements: le passage du chasse-neige, les pompiers, l'inauguration du chemin de fer, les tornades de la Campagne en 1890 et celle du Crêt-Meylan en 1891, la montée à l'alpage, les travaux des champs, etc.

Etabli pour quelques années à Genève, il immortalise notamment la construction du pont du Mont-Blanc et les forces motrices sur le Rhône.

Nous disposons ainsi, grâce à Auguste Reymond, de documents historiques et ethnographiques inestimables.

Un magnifique album, que chaque bibliophile appréciera.

Tour de Suisse des Vins (Vaud)

Chaque canton, chaque région a le vin qu'il mérite. On s'étonne des affinités manifestes entre le caractère du vin et le tempérament du peuple qui le boit. Ce petit livre s'efforce, sous des plumes diverses, à évoquer le Pays de Vaud, ses vins et les liens étroits qui les unissent. Editions Fédération suisse des cafetiers, restaurateurs et hôteliers.

Jean-Marie Pelt:

Mes plus belles histoires de plantes

(Ed. Fayard)

L'auteur de ce livre est professeur de biologie végétale à l'Université de Metz. Il raconte avec esprit, et en les vulgarisant, des histoires passionnantes sur les plantes, leur sexualité, leurs mystères, leurs symboles.

Jean-Paul Roux:

Histoire des Grands Moghols, Babur

(Ed. Fayard)

Au centre de ce récit, le portrait d'un homme extraordinaire, Babur. Descendant de Gengis Khan et de Tamerlan, conquérant, écrivain, musicien, théologien et mystique, il vécut de 1483 à 1530 et fonda l'Empire des Indes et celui des Grands Moghols.